

mots qui jouent le rôle de constantes modificatrices ou marquent les relations, peuvent se fondre avec ceux qu'ils servent à modifier ou définir, de façon à constituer des composés isolés, bien que polysyllabiques, comme dans l'exemple cité plus haut : *un-cost-li-ness*. J'ai déjà fait remarquer que grâce à un long usage, beaucoup de ces constantes modificatrices ont eu leur signification primitive, en tant que mots indépendants, assez complètement obscurcie pour dérouter entièrement la recherche des philologues.

Si tous nos mots avaient été formés sur le type de celui qui nous sert d'exemple, *un-cost-li-ness*, l'anglais aurait été une langue agglutinante. Mais, en fait, l'anglais, comme les autres langues du même groupe, présente de nombreux exemples de flexion dans ses mots, qui lui a été transmise par les langues antécédentes. De la sorte, il appartient à la troisième catégorie, aux langues à flexion.

Les langues de ce type sont souvent appelées aussi *transportives*, parce que les mots peuvent être déplacés par rapport les uns aux autres dans la phrase, sans que le sens en soit altéré. Ceci revient à dire que les relations entre les mots sont maintenant marquées bien moins par la syntaxe et bien plus par les modifications individuelles. Dans les langues de ce genre, le principe de l'agglutination a été si perfectionné que la composition originelle est plus ou moins obscurcie, et les mots résultants peuvent par là être modelés en toutes sortes de formes correspondant à des nuances plus fines de signification, grâce à la déclinaison, la conjugaison, etc. Ou bien, comme l'ont dit quelques philologues, dans les langues agglutinantes, les éléments agglutinés ne sont pas suffisamment fondus ensemble pour admettre la flexion, ils sont trop lâchement unis, trop indépendants encore les uns des autres.

Mais, quand l'union est devenue plus intime, les éléments sont plus aptes à être travaillés par les organisateurs de la langue : l'amalgamation des éléments étant complète, l'alliage résultant peut être manipulé de diverses façons sans être pour cela sujet à se désagréger. En outre, ce principe de la flexion peut s'étendre des parties composantes à la racine elle-même. Non seulement les suffixes et les préfixes, mais même le mot que ceux-ci

modifient, peuvent subir le changement flexionnel. Il en résulte qu'en somme, la meilleure idée générale de ces différents types de structure linguistique sera peut-être fournie par les formules suivantes que j'emprunte à Hovelacque (1).

Dans le type isolant, la formule d'un mot est simplement R, et celle de la phrase $R + R + R$, etc., où R signifie *racine*. Si nous représentons par *r* les racines dont le sens a été obscurci de telle façon qu'elles passent à l'état de préfixes et suffixes qui n'indiquent que les relations entre les autres mots, nous aurons une formule d'agglutination Rr, Rrr, rR, rRr etc. Enfin l'essence d'une langue flexionnelle se trouve dans l'aptitude que possède la racine, à exprimer par les modifications de sa propre forme, ses différentes relations à l'égard des autres racines. Ce n'est point que les racines de tous les mots soient nécessairement modifiées : elles restent souvent telles quelles, comme dans les langues agglutinantes, mais elles *peuvent* être modifiées, et les « langues où les relations peuvent être exprimées de la sorte, non seulement par les suffixes et les préfixes, mais aussi par une modification de la forme des racines, sont des langues flexionnelles. » C'est pourquoi, si nous représentons cette aptitude de la racine à être modifiée par la flexion, par le symbole *x*, la formule agglutinante Rr peut devenir $R^x r$; en outre, les éléments modificateurs peuvent également subir la flexion, ce qui donne des formules comme $Rr^x, Rr r^x$, etc.

Tels sont donc les trois principaux ordres, ou groupes, de langage. Mais, en outre, il en est trois autres qui en sont nettement distincts : ce sont les groupes polysynthétique, incorporatif et analytique.

Le groupe *polysynthétique* se rencontre chez certains sauvages, surtout en Amérique, où d'après Duponceau, ce type se rencontre, plus ou moins net, du Groënland au Chili. Le trait distinctif de ces langues consiste en la composition indéfinie des mots par syncope et ellipse. C'est-à-dire que les phrases sont formées par le groupement de mots composés d'une longueur démesurée ; et dans le travail de fusion, les mots constitutifs sont à tel point

(1) Ce mode de représentation a été imaginé par Schleicher qui le porte plus loin que je n'ai l'occasion de le faire dans le texte. Voir *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, 1, n° 7, 1839.

abrégés qu'ils ne sont souvent représentés que par une seule lettre. Par exemple, en groënlandais, *aulisariartorasuarpok* (il se hàta d'aller pêcher) est composé de *aulisar* (pêcher), *pearior* (être occupé à quelque chose), *pinnesuarpok* (il se dépêche); et dans la langue chippeway, *totocabo* (vin) est formé de *toto* (lait) et *chominabo* (grappe de raisins). La polysynthèse consiste donc en une fusion avec contraction, tels des mots composants perdant leurs dernières, tels leurs premières syllabes. En outre, cette sorte de combinaison diffère de celles qui se présentent dans beaucoup d'autres types de langage (par exemple, notre *never-to-be-forgotten*, adjectival), en ce que les parties constituantes peuvent n'avoir jamais atteint le rang de mots indépendants pouvant être isolés et employés séparément.

Le groupe *incorporatif* n'est qu'une subdivision de l'agglutinant, et en représente une phase primitive, correspondant à une époque où l'on n'avait point encore commencé à analyser les phrases, de telle sorte qu'il se trouve dans celles-ci des mots subordonnés aussi variés qu'encombrants, comme par exemple, *maison, je, elle bâti, et ils ont eux leurs livres*.

Enfin, le groupe *analytique* n'est qu'une subdivision du groupe flexionnel, et en représente une phase plus avancée. « Une à une les relations grammaticales appliquées dans un composé flexionnel, ressortent en plein relief, et sont pourvues de formes spéciales par lesquelles elles sont exprimées. » Ainsi, en anglais par exemple, les flexions ont beaucoup cédé le pas à l'emploi des mots auxiliaires, grâce auxquels il est toujours facile d'exprimer les différences de nuance, bien que le mécanisme de l'expression soit considérablement simplifié.

En somme, nous pouvons classer les groupes linguistiques de la façon suivante :

Ordre I. Langues isolantes.

Ordre II. Langues agglutinantes (sous-ordres : polysynthétique et incorporatif).

Ordre III. Langues flexionnelles (sous-ordre : analytique).

De l'avis de quelques philologues, toutefois, le type polysynthétique mérite d'être regardé, non comme un sous-ordre du deuxième groupe, mais comme un quatrième groupe indépendant. De la sorte, d'une part, il a été dit que les langues poly-

synthétiques doivent « simplement être placées les dernières dans l'ordre ascendant de la série agglutinante » (1), et, d'autre part, on nous dit que « la conception de la phrase qui règne dans les dialectes polysynthétiques est exactement l'inverse de celle qui règne dans les types isolant et agglutinant. Les différentes idées en lesquelles la phrase peut se décomposer, au lieu d'être rendues égales ou indépendantes, sont combinées comme une mosaïque, en un seul tout (2) ».

Ces deux citations peuvent servir à montrer combien différent les doctrines à l'égard de ce groupe particulier de langues. S'il n'y avait là qu'une question de classification, cela nous importerait peu, mais comme la question de classification implique une question de phylogénie, le sujet acquiert un vif intérêt pour nous.

Passons donc de la classification des langues-types à leur phylogénie. Il est certain que le sous-ordre incorporatif est génétiquement relié à l'ordre agglutinant, et que le sous-ordre analytique est pareillement relié avec l'ordre flexionnel. En fait, ces sous-ordres sont simplement des branches de ces deux troncs respectifs. Toute la question maintenant est donc de connaître les relations existant entre ces trois ordres, *inter se*, et aussi les relations entre le type polysynthétique et le second ordre. J'examinerai séparément ces deux points.

D'une part, on prétend que le type de langage isolant, monosyllabique, doit être considéré comme étant le plus primitif, comme présentant à notre observation la survivance de cette phase de développement embryonnaire, ou de cette phase « radicale » hors de laquelle ont évolué tous les développements ultérieurs du langage.

En outre, le fait bien établi de l'agglutination représente évidemment un long cours de développement pendant lequel des mots autrefois isolés ont été combinés, afin de permettre cette différenciation supérieure d'où résultent les parties du langage.

Pareillement, la phase flexionnelle est considérée comme représentant un perfectionnement de la phase agglutinante, de la manière qui a été expliquée, et enfin l'emploi de mots auxiliaires dans les langues analytiques est considéré comme

(1) Hovelacque, *loc. cit.*, p. 130.

(2) Sayce, *Introduction*, 1-126.

caractérisant la dernière phase du développement du langage.

La théorie que je viens d'esquisser brièvement est encore adoptée par nombre de philologues, et, à vrai dire, par beaucoup de ses parties, c'est non point une théorie mais un fait parfaitement démontré. De la sorte, il est manifestement impossible que les phénomènes d'agglutination aient pu se présenter avant qu'il n'y ait eu des éléments à agglutiner; ces éléments ont donc dû précéder le processus de fusion en lequel consiste « le génie » du langage agglutinant. De même, naturellement, l'agglutination a dû précéder la flexion des mots déjà agglutinés, et on peut prouver que l'emploi des auxiliaires a été historiquement postérieur à la flexion. Cependant d'autres philologues ont montré qu'ils ont de bonnes raisons pour douter que nous ayons le droit de considérer ces faits comme venant à l'appui d'une théorie aussi générale que celle d'après laquelle la loi du développement du langage doit toujours se trouver dans une de ces lignes particulières, ou d'après laquelle tous les langages d'un même type ont dû passer à travers la ou les phases inférieures avant d'atteindre celle où ils se trouvent maintenant. L'argument le plus récent qui ait été présenté de ce côté de la question est dû au professeur Sayce, à qui j'emprunte la citation suivante : « Nous sommes portés à admettre que les langues flexionnelles sont plus perfectionnées que les langues agglutinantes, et que celles-ci le sont plus que les langues isolantes, d'où il suit que l'isolation représente la phase inférieure, et la flexion la phase la plus élevée. Mais ce que nous voulons réellement dire quand nous disons que telle est plus avancée que telle autre, c'est qu'elle est mieux adaptée pour exprimer la pensée, et que la pensée à exprimer est elle-même meilleure. Mais c'est une grave question de savoir si, à ce point de vue, ces trois classes de langage peuvent réellement être opposées les unes aux autres (1). »

L'auteur continue, et soutient que les langues isolantes ont sur les autres formes l'avantage « d'être précises et vives »; il pense encore que « les langues agglutinantes l'emportent sur les langues flexionnelles par un point important, en décomposant

(1) *Introduction*, I, p. 374.

la phrase en ses parties constituantes, et en distinguant les relations grammaticales les unes des autres... En réalité, quand nous examinons de près le principe sur lequel repose la flexion, nous voyons qu'il correspond à une faculté logique inférieure à celle qu'implique l'agglutination (1) ».

Ailleurs, il s'exprime ainsi : « En ce qui concerne le langage radical primitif, rien ne nous prouve qu'il ait jamais existé, et c'est simplement faire une erreur que le confondre avec une langue isolante moderne. Il n'a pas été prouvé non plus que les langues isolantes se développent en langues agglutinantes, et celles-ci en flexionnelles; en tout cas, la persistance de langues isolantes telles que le chinois, ou de langues agglutinantes telles que le magyar et le turc, prouve que ce développement n'est point un phénomène nécessaire (2). »

Je pourrais citer d'autres passages du même genre, mais ceux qui précèdent suffisent à montrer que nous ne pouvons point accepter sans réserves les doctrines plus anciennes déjà esquissées. Il n'y a aucun doute sur le fait du développement du langage en ce qui concerne les langues particulières; il n'y a de doutes, en réalité, que sur l'évolution des types linguistiques l'un hors de l'autre, et j'ai tenu à mettre cette question en relief pour présenter quelques remarques à cet égard.

Quand on nous dit que « la persistance de langues isolantes telles que le chinois, ou de langues agglutinantes telles que le magyar ou le turc, prouve que le développement n'est point chose nécessaire », naturellement, nous saisissons de suite l'incontestable exactitude de cet énoncé. Mais le fait n'a point de rapport avec la question qui seule nous intéresse en ce moment. La persistance des Protozoaires prouve indubitablement qu'il n'est point nécessaire qu'ils se développent en Métazoaires; mais ce fait n'est point du tout hostile à la doctrine d'après laquelle ces derniers se sont développés hors des premiers.

Pareillement, quand on nous dit que « ce que nous voulons réellement dire quand nous disons qu'une langue est plus perfectionnée qu'une autre, c'est qu'elle est mieux adaptée à exprimer la pensée », on déplace encore la question.

(1) *Introduction*, I, p. 375-376.

(2) *Ibid.*, p. 120. V. aussi Sayce, *Principles of Comparative Philology*, 2^e éd., p. ix.

Il s'agit de savoir si un type de langage se *développe* en un autre, et non de savoir si, quand ce développement a eu lieu, l'un est *plus avancé* que l'autre, en ce sens qu'il serait « mieux adapté à exprimer la pensée ». Ce peut être, comme ce peut ne pas être le cas, mais de toute façon, la question de son excellence, en tant que langage, n'a point de relation nécessaire avec la question de son développement en tant que langage. Il peut très bien arriver, en effet, que d'un même point de départ, des développements différents puissent se produire en des sens différents. Il est, sans doute, parfaitement vrai, comme le fait remarquer Sayce, que le chinois moderne est un produit d'évolution plus élevé que le chinois ancien, dans le sens de la condensation isolante; mais ceci ne prouve point que les langues agglutinantes ne sortent point du type isolant, pour continuer ensuite à se développer d'une façon différente, conformément au génie ou au mode de développement qui est spécial aux langues de ce type. Les naturalistes ne doutent point que deux types différents au point de vue morphologique, *b* et β ne soient tous deux descendus d'un parent commun B, quand bien même *b* s'est perfectionné dans un certain sens, et β dans l'autre, tous deux étant également bien adaptés au point de vue morphologique. Pourquoi alors le philologue contesterait-il la relation génétique dans un cas qui semble être absolument analogue, simplement parce que *b* lui semble être tout aussi efficace au point de vue psychologique que β ?

Enfin, comme je l'ai déjà indiqué, il me paraît impossible de contester que toute langue agglutinante, dans la mesure, quelle qu'elle soit, où elle est telle, soit dans la même mesure démontrablement dérivée d'une langue moins agglutinante, et par là moins isolante. Et pareillement, dans la mesure où une langue à flexion infléchit ses mots agglutinés, dans la même mesure il est prouvé qu'elle dérive d'une langue moins flexionnelle, ou d'une langue dont les agglutinations n'ont point autant subi la flexion.

D'autre part, comme il n'y a pas de raison nécessaire pour qu'une langue isolante se développe en une langue agglutinante, ou celle-ci en une langue flexionnelle, il se peut fort bien que l'évolution supérieure des langues isolantes et celle des langues

agglutinantes se soit opérée collatéralement, alors que l'évolution supérieure des langues agglutinantes a marché de pair avec celle des langues flexionnelles. S'il en était ainsi, les deux écoles philologiques dont il s'agit auraient également tort et également raison; chacune d'elles exposant un côté différent de la même vérité.

Il me paraît donc qu'étant donné le but du présent ouvrage, nous pouvons laisser de côté la question des rapports phylogénétiques de ces trois ordres de langage.

En effet, du moment que tout le monde accorde que l'évolution est partout l'agent actif de la genèse de tout langage, il importe peu pour mon argumentation que cette évolution se soit faite en une ou en plusieurs directions. Évidemment, on n'en saurait douter, ces trois ordres sont plus ou moins apparentés, et le degré exact de cette parenté peut constituer une question d'une grande importance pour la philologie, mais elle en a fort peu pour les problèmes que nous allons avoir à étudier.

Mais la question qui a trait aux relations existant entre les langues polysynthétiques et les autres types linguistiques a plus d'importance pour nous, car elle implique la question de savoir si oui ou non nous sommes ici en présence du type de langage le plus primitif. De l'avis de quelques philologues « ces langues polysynthétiques représentent une survivance intéressante de la première phase du langage en tous lieux, et elle prouve une fois de plus qu'en vérité l'Amérique est le nouveau monde: des formes linguistiques primitives qui ailleurs ont péri depuis longtemps, survivent là, comme les Dasypodes, pour témoigner d'un passé disparu (1) ».

D'autre part, on affirme avec non moins de certitude que « la phase polysynthétique n'est point un état primitif, mais une extension ou, si l'on veut, une seconde phase de l'agglutination (2) ». Naturellement, je ne puis traiter cette question qu'en amateur pour ainsi dire, n'ayant point d'autorité en matière philologique; mais les points dont je vais avoir à parler ont trait à des principes si généraux que le profane lui-même peut aider à porter un jugement. En outre, les philologues eux-mêmes sont, pour le moment, si peu

(1) Sayce, *Introduction*, I, 123, 126.

(2) Hovelacque, *Science du Langage*, p. 130.

renseignés encore au sujet des faits des langues polysynthétiques qu'il y a peut-être ici moins de présomption de la part d'un laïque à vouloir donner son opinion sur la question dont il s'agit (1). Il est toutefois superflu de remplir des pages de l'analyse fastidieuse des faits sur lesquels je base mon jugement après avoir lu les travaux les plus importants sur la matière. Je donne ici mon jugement pour ce qu'il vaut.

Il me paraît tout d'abord que ceux qui considèrent les langues polysynthétiques comme représentant un type très primitif de langage ont pour eux des faits écrasants, et même il me semble qu'ils ont prouvé que ce type de langage est à tel point non différencié que je conclus, comme eux, que c'est probablement celui qui, plus que tout autre type maintenant existant, nous rapproche le plus de l'origine du langage. En outre, considérant le grand contraste qui existe entre ce type et celui des langues isolantes, il me paraît impossible qu'il puisse y avoir un lien génétique entre les deux ; il me paraît en effet que les défenseurs du côté opposé ont, non moins complètement, démontré que les langues isolantes présentent, elles aussi, les caractères d'un type très primitif. Par suite, quelque somme d'évolution et de dégénérescence ultérieure (dégradation phonétique) qu'ait pu subir par exemple la langue chinoise, ceci prouve simplement qu'elle est restée toujours fidèle au principe isolant, exactement comme les Protozoaires à travers leur longue évolution sont demeurés fidèles à leur type isolant, bien que quelques-unes de leurs branches aient dû, il y a fort longtemps, donner naissance aux Métazoaires « agglutinés ». En d'autres termes, il me paraît que les défenseurs de ce point de vue ont réussi à placer le type isolant du langage à un niveau de développement aussi bas qu'ont

(1) « Ce qu'il nous faut surtout noter, c'est l'extrême limitation de nos connaissances actuelles. Même entre des familles voisines, comme l'algonquin, l'iroquois et le dakota, où la concordance du type linguistique (polysynthétique) accompagné de la concordance anthropologique de ceux qui parlent ces langues, nous interdit de les considérer comme différents, aucune correspondance matérielle, aucun accord dans les mots et leur signification ne peuvent être établis ; et il y a en Amérique tous les degrés de polysynthétisme, celui-ci étant parfois minimum ou même absent. Tel étant le cas, il est évident que toutes les tentatives que l'on pourra faire pour rattacher les langues américaines dans leur ensemble à celles de l'ancien monde sont et doivent être infructueuses. En fait, toute discussion sur ce point doit, pour le moment, rester dépourvue de tout caractère scientifique. » (Whitney, article *Philology*, dans *Ency. Brit.*, 1885.)

réussi à le faire les défenseurs de l'autre point de vue pour les langues polysynthétiques ; il en résulterait que les deux types remonteraient à une égale antiquité.

Si j'ai raison, il suit qu'il a dû y avoir au moins deux points d'origine pour toutes les langues existantes, ou pour mieux dire, au moins deux types de formation du langage sur lesquels ont été modelés les premiers éléments de la parole. Les partisans les plus déterminés eux-mêmes de l'origine polysynthétique du langage n'émettent en effet point de doutes sur la nature très primitive du type monosyllabique. Ainsi, par exemple, M. Sayce est le principal soutien du parti polysynthétique, et pourtant il cite les formes isolantes du chinois et du taïque comme fournissant « d'excellents exemples des premiers temps de la parole » (1) et il les cite comme des « exemples venus du lointain Orient pour nous montrer de quelle façon nos mots ont pris existence » (2). Mais si le principal défenseur du polysynthétisme lui-même accorde qu'il en est ainsi, je ne puis concevoir comment il peut se faire que l'un des types se soit si complètement transformé en l'autre qu'il n'ait laissé nulle trace de son origine polysynthétique dans le type isolant. Car en raison des concessions qui viennent d'être faites, nous avons à conclure que la transformation a dû se produire peu de temps après que le langage, quelle que soit sa forme, a pris naissance, bien que, comme M. Sayce y insiste ailleurs (dans le passage déjà cité) selon lui, « la conception de la phrase qui se trouve dans les dialectes polysynthétiques est exactement l'inverse de la conception qui se trouve dans les types agglutinants ou isolants ».

Étant donnés ces énoncés, faits par Sayce lui-même, je ne pense pas qu'il me soit nécessaire d'en faire plus pour justifier l'opinion déjà exprimée d'après laquelle il nous faut reconnaître au moins deux types de formation de langage sur lesquels ont été modelés les premiers matériaux du langage. Il semble assez probable que ces deux types ont pris naissance d'une façon indépendante, en diverses parties de la terre, à des époques différentes, et il est possible que d'autres types encore aient surgi, qui maintenant ont disparu, ou ont fusionné avec des branches des

(1) *Introduction*, I, 120.

(2) *Ibid.*, I, 116.